

TOM  
GRIMES

# SUPERBAD



Extrait de la publication  
**13E NOTE EDITIONS**





## **13E NOTE ÉDITIONS**

### **DÉJÀ PARUS**

*Régime sec*, Dan Fante

*Putain d'Olivia*, Mark SaFranko

*Notre Dame du Vide*, Tony O'Neill

*Lock the Lock*, Tommy Trantino

*American Falls*, Barry Gifford

*Bons baisers de la grosse barmaid*, Dan Fante

*Speed*, William Burroughs Junior

### **À PARAÎTRE EN 2010**

*No Angel*, Jay Dobyns

*Confessions d'un loser*, Mark SaFranko

*Mémoires des ténèbres*, Jerry Stahl

*Une éducation américaine*, Barry Gifford

*86'D*, Dan Fante

*Dernière descente à Murder Mile*, Tony O'Neill

*Lila*, Robert Persig

*La dernière balade de Billy*, William Burroughs Junior

*Le livre des félures, 31 histoires cousues de fil noir*, ouvrage collectif

# **SUPERBAD ★ TOM GRIMES**

**13<sup>e</sup> NOTE ÉDITIONS**

10, place Vendôme  
75001 Paris  
[www.13enote.com](http://www.13enote.com)

*Bravo et merci à Jody Grimes... qui a trouvé pour ce livre le meilleur des titres!*

Ouvrage publié sous la direction de Sandrine Belehradek

**Traduction:** Nadine Gassie et Guillaume Rebillon  
**Relecture:** Valérie Lajoinie-Mériot, Colette Malandain  
**Direction artistique:** Danish Pastry Design, Christian Kirk-Jensen

Note de l'auteur © Tom Grimes, 2009  
Postface © Charles d'Ambrosio, 2009

Édition française © 13<sup>e</sup> Note Éditions, 2010  
Tous droits réservés

Édition originale publiée sous le titre *Redemption Song*,  
par [www.narrativemagazine.com](http://www.narrativemagazine.com),  
Copyright © 2008, Tom Grimes

ROMAN

# **SUPERBAD**

**TOM GRIMES**

Traduit de l'anglais (États-Unis) par  
Nadine Gassie et Guillaume Rebillon

**13E NOTE EDITIONS**

Extrait de la publication



## TABLE

Au lecteur français, note de l'auteur 8

### *Superbad*

Première partie 13

Deuxième partie 82

Troisième partie 189

Postface de l'édition française par Charles d'Ambrosio 253

## **AU LECTEUR FRANÇAIS NOTE DE L'AUTEUR**

J'ai passé mon enfance et mon adolescence à New York dans les années 60-70 et je me souviens encore des émeutes de 1967 dans le quartier Bedford-Stuyvesant de Brooklyn, à trois kilomètres de chez moi. Magasins pillés. Maisons incendiées. Vingt-trois tués, des Afro-Américains pour la plupart. Après quoi, à chaque fois que je prenais le train du Queens à Manhattan, je voyais des blocs d'immeubles vides, calcinés, aux fenêtres brisées béant sur les ténèbres, comme les orbites d'un crâne auquel on aurait arraché les yeux.

En 1979, j'ai quitté New York pour Provincetown dans le Massachusetts, une langue de terre bordée par l'océan Atlantique et peuplée, l'hiver, de deux mille habitants. À vingt-trois ans, j'avais le projet d'écrire *le Grand Roman américain*. Au lieu de quoi, j'ai rempli de glace des caisses de poisson et travaillé comme charpentier. Je n'ai pas écrit parce que je n'avais rien à dire. Pour occuper les nuits froides, je lisais, buvais et prenais toutes les drogues qui me tombaient entre

les mains. Vingt ans sont passés avant que je sois en mesure d'écrire sur cette période de ma vie.

*Superbad* est une fiction, pas une autobiographie. J'ai changé les noms, remanié les événements. Mais je crois avoir capté la confusion de ma jeunesse. Et je vois aujourd'hui Ivan et T comme des êtres « mythiques » et « réels ». Ils étaient amis. Et, dans mon imagination, ils ont enterré la haine raciale du passé et l'ont réincarnée en amour. C'est une fantasmagorie, je sais. Mais l'art nous montre que notre désir d'un monde parfait n'est pas vain, il est humain. Et il garde vivants une époque et un lieu qui, outre ce que j'ai écrit dans ces pages, ont disparu à jamais.

Tom Grimes, 2009

Des éléments de cette note figurent dans une interview de Matt Oates publiée dans *Identitytheory.com*



# **SUPERBAD**

**TOM GRIMES**



## PREMIÈRE PARTIE

**James et moi** étions assis à la vitre du Crow's Nest Bar, à regarder la lumière hivernale décliner sur la devanture de bois de la minuscule bibliothèque de Provincetown de l'autre côté de la rue et à attendre Ivan. On s'était fumé un petit joint de Thaï avant de se risquer au-dehors voir si quelqu'un était debout et dispo maintenant que le soleil se couchait. Je flashais sur l'image, quotidiennement répétée, de moi, à me boire mon petit café et à me fumer mon petit joint tout en lisant le *New York Times*. À lever les yeux à la fin d'un article sur la parade nuptiale de l'amibe dans les pages scientifiques, ma tartine grillée en panne de beurre, et à voir le ciel au-dessus de la baie virer au prune avec le crépuscule. Et à me dire, voilà pourquoi on vit tout au bout d'une masse continentale au milieu d'eaux glacées. Pour ne pas avoir à juger. Mais, naturellement, on le fait, et on n'est plus jamais les mêmes après.

« Laurie kiffe les Blacks, James m'a fait. C'est son complexe catholique irlandais de Boston.

– Laurie sort avec Ivan, je lui ai répondu. Laurie kiffe *Ivan*.

– Et Mateen, alors, avant Ivan ?

– Je le connais pas.

– Tu vois. Et Scoonie alors ? » Scoonie jouait de la guitare dans le groupe de reggae de James et il ressemblait à Bob Marley.

« Scoonie, il est mignon, mec. Toutes les minettes se tapent Scoonie. Mon ex-femme s'est tapé Scoonie. Scoonie il compte pas.

– Ça y est, toi et Lee vous avez divorcé ?

– On a pas ce qui faut pour ça, tu vois, genre le blé.

– Donc c'est cool. Vous êtes juste séparés.

– Non, on peut pas se voir. Le truc, c'est qu'y a pas de terme légal pour ça en 1979.

– Si si, y en a un. Mariés. »

Des gars de l'usine de poisson sur le quai derrière le bar ont émergé du froid en tapant des pieds. Des glaçons leur pendaient des moustaches. L'un d'eux devait bien peser deux cents kilos. James a regardé dehors quand ils l'ont maté.

« Je crois que je vais faire un saut à la bibliothèque, voir s'ils ont des bouquins valables », il m'a fait.

Je connaissais deux des gars du temps où j'avais bossé à décharger des bateaux et à remplir de glace des caisses de poisson tout en essayant de pas me faire trucider dans les bagarres et concours de lancer de hachette sporadiques qui éclataient à chaque fois que quelqu'un s'emmerdait ou devenait psychotique. J'ai adressé un signe de tête aux deux types, avant de dire à James sans le regarder : « C'est bon, tu peux rester.

– T'es sûr ?

– Ouais. »

Je les ai regardés se diriger vers le bar et commander une tournée.

Je m'étais habitué à voir James et Ivan piger quand et où ils étaient indésirables à P-town. Mais le Crow's Nest acceptait tout le monde. À toi de survivre à l'expérience. Très démocratique, je trouvais.

– Sûr, je lui ai dit.

– Ouais, comme t'es sûr pour Laurie.

– Ouep.

– Mec, tu sais pas comment c'est. Tu crois savoir, mais laisse le cousin James t'éclairer. » Il s'est penché en avant, dans un crissement de cuir de son blouson bon marché. « Tu vois, T, y a toute une psychologie derrière ça. Primo, le tabou. Une fille blanche peut pas se taper un frère sans se dire, je me tape un frère. Tu vois c'que je veux dire ? On est encore exploité ? En plus, la fille se dit, ouah, c'est un acte politique. Et plus un frère a l'air méchant, plus elles mouillent, les minettes blanches de gauche. Raconte-leur que t'as été élevé par ta grand-mère, persécuté par les flics, la drogue, la prison – putain, leurs chattes se transforment en Jacuzzi. Écoute ton cousin James. Les frères sont très demandés. Les frères doivent se montrer difficiles. Savoir repérer qui saura *savourer* toutes les subtilités de leur foutre noir. Et ça, c'est Laurie. Je l'ai vu dans ses yeux la première fois que je l'ai rencontrée.

– La première fois que tu l'as rencontrée, tu pouvais pas distinguer la salle de la scène.

– La deuxième fois, alors. Façon de parler. »

Ivan frappa un coup à la vitre du bar, leva les bras en l'air, et nous gueula : « Je croyais qu'on devait dîner ensemble ! »

James et moi nous sommes regardés.

« C'est cette Laurie, merde, m'a fait James. Ce mec a le cerveau en panne, nase. »

Dans la rue, Ivan rugit qu'il avait faim. Avec son mètre quatre-

vingt-quinze et ses cent vingt kilos, Ivan ressemblait plus à un dieu irascible qu'à un être humain.

« Beh mange, mec, lui a dit James.

– On avait parlé de dîner. Ensemble.

– Quand ça ?

– Au club.

– Au club ? lui a fait James. C'est la préhistoire le club, enculé. »

Ivan me regarda de travers, en quête de confirmation.

Je lui ai fait oui de la tête. « C'était avant-hier. »

Ivan roula les yeux, et les leva au ciel comme un martyr en puissance. « Et je suis quoi, moi, le chef du protocole ? » Il commença à remonter Commercial Street. Nous avons enfoncé nos mains dans nos poches et nous sommes hâtés derrière lui.

« Où est Laurie ? lui a demandé James

– À ton avis ? »

Laurie descendait toujours à l'usine mendier du poisson pour nous. James et Ivan étant noirs, on ne leur en donnait pas. « Et puis, c'est dégradant », disait Ivan. J'étais blanc et j'avais travaillé là-bas, mais on m'avait dit d'aller me chercher du travail et d'arrêter de traîner avec des nègres. Laurie, elle, se défendait bien à ce jeu-là. Je l'avais déjà regardée du bout du quai, ses cheveux blonds virevoltant comme une jupe sous le bonnet de pêcheur bleu marine qu'elle s'enfonçait sur les oreilles. Elle ne faisait pas du charme. Elle donnait plutôt l'impression de manquer d'argent parce qu'elle avait passé sa journée à envisager d'entrer au couvent, ou à faire du bénévolat pour les enfants de pêcheurs orphelins.

Ivan et moi on a fait les courses pendant que James se fumait un autre joint dans la rue déserte. Ivan paya la farine, les épinards et le Rice-a-Roni avec des coupons alimentaires. La jeune caissière portu-

gaïse les a encaissés sans nous regarder. Le gérant, un Blanc entre deux âges, a regardé à travers nous – deux autres zonards de P-town. Eux, c'étaient des gens qui trimaient dur, le genre que j'avais côtoyé toute ma vie. C'est bien pour ça que je ne les qualifierais pas nécessairement de bons gens. Faire un travail futile pour payer ses factures, ça peut rendre les gens petits, mesquins, et moralisateurs. J'avais vu ça chez mon père et les types avec qui j'avais travaillé à charger et décharger des marchandises et à conduire des camions. James connaissait ça aussi, peut-être plus qu'Ivan, qui avait perdu sa bourse d'études à Columbia quand son bras de lanceur l'avait lâché et qu'il avait commencé à se shooter. James était un gars de la rue, mais Ivan avait réussi à s'en élever pendant un temps. Lanceur vedette et chouchou du département d'anglais : ce rush-là était dur à oublier. Il nous en reparlait à James et moi plus souvent qu'il semblait nécessaire, jusqu'au jour où j'ai réalisé qu'il le faisait pour que ça ait vraiment l'air d'avoir existé.

Quand on est ressortis dans la rue, James nous a dit : « Cette minette à la caisse ? Ça, ça ressemble à une qui pourrait avoir droit à une bonne giclée de sauce blanche de Master J en guise d'apéro. »

Ivan s'arrêta net et colla son doigt sous le nez de James. « Tu crois que ça les enchante de nous vendre des provisions ? Essaie même pas de leur donner une raison de pas le faire. » Et il reprit la tête de notre convoi.

« Cette salope a ses règles, m'a fait James.

– Laurie ? je lui ai dit.

– Non, mec. Lui. »

Ma mission était de nous acheter deux litres de vodka.

« Et prends bien le premier prix », Ivan me disait à chaque fois que j'entrais dans le magasin d'une démarche nonchalante. Ivan croyait

certaines choses. Que l'alcool était une question de quantité. Que l'huile qui avait servi à frire du poisson ou du poulet devait être jetée. Et qu'un jour, le genre humain aurait tellement honte qu'il adopterait une nouvelle conception du paradis.

« On n'est pas encore tombés assez bas », il me disait.

Et moi : « Les génocides, l'esclavage ?

– Pas encore assez bas, il me disait. Ce n'est pas l'histoire qui nous changera. C'est quand nous reconnâtrons les cruautés de tous les jours avant qu'elles deviennent l'histoire.

– Tu parles de nirvana.

– Ouais, le nirvana de la chair. »

Je lui disais qu'il faisait le naïf. Je lui disais aussi qu'il fallait qu'on s'achète de la petite buvable.

« Le corps est un temple », je lui disais.

L'appart' de Laurie aussi. C'était tout petit chez elle : une cuisine, une chambre, une salle de bains. Et je savais pourquoi Ivan s'y sentait en sécurité. Laurie était une de ces filles qui, à vingt-deux ans, te révèlent pourquoi tu es né. « Si ma vie n'était pas un désastre, Ivan m'avait dit, cette femme porterait nos enfants. Je mourrais le plus heureux des nègres si je pouvais en engendrer un autre comme elle. » Laurie était grande et leste et ressemblait à une fleur, tout en tige longue et souple, avec un visage plus lumineux qu'un rayon de soleil. Mais c'était la Laurie angélique et maternelle qu'Ivan aimait et dont il avait besoin. Quand il avait de la fièvre elle lui faisait de la soupe. Quand une seringue sale le clouait dans son lit avec une hépatite elle lui faisait la lecture pendant six semaines. En fin de compte Ivan avait besoin d'elle parce que Laurie croyait qu'il pouvait encore faire quelque chose de sa vie. Que les jours de mutisme de son enfance, l'esprit ravagé par la désertion de sa mère et la perversité des rues autour,

Au final, *Superbad* appartient à la littérature plus qu'à la politique. C'est de l'art pur et dur, un grand roman américain, un polar chauffé à blanc, un écrit noir, au style lapidaire et musclé dans la tradition de James M. Cain et Albert Camus, mais qui se lit tout ensemble comme un beau récit doté de la solidité d'une autobiographie et comme une peinture mythique de la vie dans la plus pure veine américaine. J'espère que les lecteurs français entendront cette nuance particulière dans sa langue, car aussi rude soit ce livre, il est cependant très clair, en anglais du moins, que Tom ne fait pas dans le réalisme. La voix de T renferme trop de lucidité, trop de conscience, pour ne pas éliminer dans la foulée l'une des marques mêmes de tout réalisme : à savoir que le personnage doit n'être que confusément conscient et quasi dépourvu de lucidité sur lui-même en tant que création. C'est dans la percussion synaptique des dialogues que s'entend le mieux cette conscience de soi et du monde, de même que c'est dans les dialogues, lorsque Ivan et T s'échangent du tac au tac des uppercuts parfaitement synchronisés, dans un accord total de l'un avec l'autre, parlant la même langue, que réside tant de l'émotion rédemptrice du roman.

Rédemption et guérison – deux thèmes puissants de l'œuvre qui viennent inscrire dans l'urgence de notre présent les fantômes de son passé. Ce livre vise juste quant à l'Amérique d'aujourd'hui, et, partant, il montre que la décennie qui s'est terminée avec l'élection de Reagan a peut-être bien été décisive. Tous les personnages y sont vulnérables et sans amarre, sensibles aux peurs vibrant dans des tessitures à peine différentes des leurs, à l'écoute du prochain fracas assourdissant. Ils semblent hantés, mais le ton est donné à leur hantise par quelque chose qui vit et vibre dans leur monde ambiant. Ce n'est pas quelque chose de personnel, de même que l'horreur chez Conrad n'est pas exactement personnelle. Certains l'entendent. D'autres pas.

© 13<sup>e</sup> Note Éditions, 2010  
Tous droits réservés

ISBN : 978-84-936647-8-7

Achévé d'imprimer sur les presses de Normandie Roto Impression,  
à Lonrai, en décembre 2009

Dépôt légal : décembre 2009  
Numéro d'impression :  
Imprimé en France

Extrait de la publication